CASSANDRE FRANCOISE.

FRANÇOIS, que faictes-vous? Où auez vous les yeux? Quel mauuais conſeil vous precipite aux malheurs, que pourriez auſſi facilement preuoir que moy, bien qu'eſpriſe d'vn ſainct enthouſiaſme, puis que le paſſé vous à monſtré ou deub monſtrer, combien vous ſont dommageables les alliances eſtrangeres trop eſtroictement contractees, & principalemẽt celles d'Eſpagne? La perte de vos enfans; vos filles forcees; le ſaccagement de vos villes, les ſacrileges commis en vos ſaincts Temples: bref la ruine entiere de voſtre pays vous deuroient eſmouuoir, puis qu'en tout cas voſtre condition ne peut eſtre pire, bien que tout l'vniuers ſe bandaſt contre vous, pour de force vous contraindre d'effectuer, ce qu'à voſtre malheur & deſauantage de voſtre Frãce vous auez promis. Ie veux que y deuſſiez ſuccõber, ce ne ſeroit à voſtre deshonneur, puis que les vaincus ſont contraints d'accepter telles conditions qu'il plaiſt aux vainqueurs. Mais vous ne voulez attẽdre, vous eſtes vaincus ſans coup ferir, & par crainte de ceux qui ne ſçauent que fuir deuant vous, vous accordez ce qu'à peine vaincus on vous euſt oſé demander? Vous prenez en mariage vne desheritee, pendant le temps ſeulement qu'elle aura l'honneur d'eſtre compagne de voſtre Roy, & ſemble par voſtre accord que ſon pere luy donne en mariage le droict qu'il pretend ſur vous.

Il n'en ſera ainſi, vous vous en deporterez, reſſentant ce qu'à peine encores, aueuglez que vous eſtes,

vous ne voulez racognoiſtre, vous prendrez celle en France, qui ſeule digne de ce ſceptre, ſemble auoir eſté enuoyee de Dieu pour reunir vne branche defaillante à ſon tige : vous ſuiurez les cõſeils de celuy que vous auez abandonnez au beſoin : luy qui vray Decie auoit voüé & deſtiné ſa vie au ſalut de ſon pays, lequel, bien qu'il ſe viſt delaiſſé de vous, a neantmoins perſiſté en ſes bons deſſeins, & ſeul a deſtourné vne fois le cours de voſtre deſtinee, empeſchant la perfection de ſes alliances : qui ſeul a touſiours reſiſté à ſes maudites & dangereuſes viperes, qui non conten tes d'auoir touſiours poſſedé le cœur de vos Roys, ne taſchent qu'à ſ'accroiſtre qu'auec la ruine entiere de leur mere.

C'ont eſté de tout temps leurs deſſeins, ç'a eſté autrefois le ſeul motif de leur ſaincte vnion : & pour ceſt effect vous ayant rauy (*ſous eſperance de leur mettre auec l'Eſpagnole ce noble Sceptre en main*) *ces genereux Princes* (*qui bien qu'eſtrangers, mais adoptez par voſtre France, ne ſe ſont iamais monſtrez autres que bons François qu'en ceſte occaſion*) vous auoient mis en tel eſtat, que ſans reſiſtance, vaincus par vous meſme, vous fuſſiez tombez ſoubs la tyrannie de celuy que vous auez touſiours craint, & hay plus que la mort, ſans eſpoir de vous en releuer : ſi Dieu regardant voſtre France d'vn œil de pitié, ne vous euſt enuoyé ce grand HENRY, qui non pour ambition de ſe voir voſtre Monarque paiſible, mais meu d'affection en voſtre endroit, aimant mieux ſ'enſeuelir aux cendres de ſa patrie, que la voir reduite à ſupporter le ioug de ſon plus grãd ennemi; a pris la cuiraſſe, a quitté le repos, pour auec les armes vous remettre, vous qui tiriez deſia à voſtre fin. Et par ſon ſoin, par les trauaux qui luy a fallu endurer, & a ſurmonté par ſa vertu, aſſiſtée d'vne grace

ſpeciale de Dieu, qui recognoiſſoit la iuſtice de ſes armes. Il vous a rendu le repos tant deſiré, a appaiſé les tempeſtes qui auoient preſque perdu voſtre nauire. Sa ſeule memoire vous deuroit maintenant retirer de ces alliances Eſpagnoles, vous ayant touſiours monſtré quelles alliances il falloit contracter, quelle amitié il falloit recercher des Eſpagnols, leur tenir le pied ſur la gorge, releuer ceux qu'ils auoient atterrez, aſſiſter ceux qu'ils vouloiẽt eſtouffer, eſtre ennemy de leurs amis, & amy de leurs ennemis, punir, quoy que grands perſonnages, & deſquels il ſemble qu'on ait beſoin, ceux qui en quelque façon leur fauoriſent en leurs conſeils, ſe laiſſans emporter à leurs promeſſes.

Ce ſont les alliances qu'il vous a enſeigné de contracter auec eux, non rechercher à ſon meſpris & à voſtre deſaduantage, ce qu'il leur auoit (quoy qu'ils l'en ſollicitaſſent) ſi ſouuent deſnié? Il ſçauoit bien que ce qu'ils en faiſoient n'eſtoit que pour ſ'accommoder au tẽps, ayans recogneu les practiques qu'ils taſchent d'auoir en France, & pour ce eſtant contraint punir celuy qu'il auroit appellé ſon ſecond en la reſtauration de ſon Eſtat, pour donner crainte aux autres de ne ſe laiſſer corrompre & trahir auec eux leur propre patrie. Ce qui euſt telle efficace, que les Partiſans Eſpagnols pendant ſa vie n'ont oſé deſcouurir les trahiſons qu'ils couuoient dans leurs ames, eſtans contrains (quoy qu'Eſpagnols) ſe monſtrer bons François.

Mais il eſt mort, vos meſchancetez en ſont cauſe, ie n'en veux dire dauantage, ie ſuis Prophete ie dois parler de l'aduenir, non du paſſé: Il eſt mort, & ceux qu'on penſoit eſtre deuenus bons François, pour le peu d'effect qu'auoient eu leurs premiers deſſeins,

quittans l'habit duquel ils s'estoient masquez pendant sa vie, apres sa mort ont fait le plus grād effort, que l'Espagnol (à qui ils n'attendoient que l'occasion pour le recompenser de tant de pistoles qu'ils ont receus de luy pour se corrompre eux mesmes & vos François) eust sceu desirer d'eux, luy donnant maintenant en mariage ceste France toute florissante pour sa longue paix, luy ayant voulu donner autrefois presque ruinee, pour les longues guerres qu'elle auoit enduré: C'est la recompense de sa trop longue attente.

Et encores les estimerez bons François ! zelez à vostre bien! vous benirez leurs sainctes intentions, eux qui n'ont autre but en leurs conseils qu'à vous ruiner! Vous vous perdez, croyez moy, & si vous ne le faites vous sentirez bien tost l'eschet qu'a apporté en cest estat la mort d'Henry le Grand. Mais ie vois au cōtraire, vous faites des feux de ioye, vous passez les nuicts en ballets & en dances, en esperance de ces pretendus mariages: Hé que pensez vous faire! accorder deux peuples du tout ennemis? plustost l'eau & le feu se mesleroient ensemble, & meslez produiroient leurs effects, que le François peust compastir auec l'Espagnol. Le coq est du tout contraire au lyon, & a sa seule voix luy fait monstrer les talons & rabattre le feu de son courroux.

Mais ie me trompe, ie luy faits trop d'honneur ce n'est point vn lyon, c'est vn renard, qui est tousiours au guet pour attrapper vostre coq: tenez-vous donc sur vos gardes, & ce plustost quand il fera le doux: ses promesses ne sont que des desloyautez; son visage riant ne cache que courroux; ce changement qu'il monstre tout à coup est vn indice certain de quelque dangereux dessein. Car qu'à-il affaire d'alliance

ſi eſtroites auec vous, ſinon que par tels apas il vous croit abuſer? Ce n'eſt en luy que diſſimulation, touſiours cõtraire de paroles aux effects, & eſt plus preſt à faire l'vn quand il a promis l'autre.

Retirez vous François quand vous pouuez, de peur que ne le pouuiez quand vous le voudrez. C'eſt vn mauuais compagnon qu'vn renard, & vous eſtes trop francs pour l'auoir pour amy.

Et quoy, ne conſiderez-vous point ſes deſſeins? Non, l'eſpoir du bien qu'on vous promet qu'il en viendra, vous offuſque les yeux & quel bien penſez vous qu'il en doiue reuſſir? Voſtre ſeule ruine, apres le reſte de l'Europe, eſt la fin de ceſte alliance, vous receurez de luy le bienfait que Polypheme promettoit à Vlyſſes, il vous ruinera les derniers, ce ſont ſes deſſeins.

La Flandre abandonnee de vous ſe verra bien toſt ſurmontee.

L'Angleterre la ſuiura de preſt, & ſous pretexte d'eſtre bons Catholiques, vous exterminerez en voſtre pays la religion pretenduë reformée, renouuellant les guerres qui vous auoient penſé ruiner, vous vous affoiblirez vous-meſmes, vous ruinerez de vos bons compatriotes. C'eſt ce que demande l'Eſpagnol pour paruenir a ſes deſſeins, il ſçait bien que ſeuls & quelques-vns d'entre vous ſont exempts d'eſtre ſuſpects de tenir ſon party, & ne ſe ſont point encores (quoy qu'il l'ait voulu faire) laiſſez esblouir à l'eſclat de ſon or. Ie ne ſuis Huguenotte, mais l'experience me le monſtre & la verité me contraint de parler ainſi.

L'Italie quand elle vous aura perdu ne reſiſtera plus à ſes armes. Il y commence deſia, & laſchement vous abandonnez vos alliez.

L'Empire d'Alemagne se verra bien tost asseruy à ce Renard, qui trompera mesme ses aisnez, il restera la conqueste d'Orient: Ce sera vostre part, le Pape vous en donnera le droict que vous vous promettez desia; vous promettra des croisades; l'Espagnol se voyant proche du succez de ses desseins vous y assistera; vous ne perdrez l'occasion,&assemblant en vn toutes vos forces vous vous y acheminerez, comme à vne victoire certaine; vous y conduirez vostre Roy pour le voir couronner au siege des Solymans, ou bien tost se trouuera là seul desnué de tout secours, estant trahy des siens desia corrompus par l'Espagnol & abandonné de ceux qui luy poussoient, toutes ses forces estant rompuës, il coura quelque bruict de sa mort, on enterrera vn Suisse en son lieu, à la façon du Roy de Portugal l'Espagnol sur ce bruit (quoy que faux comme beau frere) rejettant vostre loy, sa ligue s'emparera de son trosne, personne ne luy pouuant resister: vostre Roy reuient, ce sera vn faux Sebastien: ce sera vn Patissier ou quelque Calabrois, & le mettant en prison on luy fera miserablement finir ses iours.

Mais seroit trop long temps attendre pour vn tyran qui brusle de desir de se voir vostre Monarque, & qui met le but de tous ses desseins en vostre ruine il cerchera quelque plus cour moyen, il sçait que par son alliance vous estes contraints de quiter l'amitié de tous ceux qui vous sont de tout temps alliez, il sçait que pour cela ils sont du tout allienez de vous, Que fera-il? Il les sondera,&recognoissant leur mauuaise volonté en vostre endroit, les solicitera à s'allier auec luy, il se preuaudra du peu de fermeté& constance qne vous auez en vos alliances,& pource se les rendra amis, cassera plustot son Inqui-

ſition ne ſe ſouciant du Pape que pour ſon bien, mettra liberté de conſcience en ſes pays, & en vn beſoin prendra le turban pour vous ruiner ; par ces moyens les ayans gaignez les bandera contre vous, les portera à ſe vanger du tort que leur auez fait de les auoir abandonnez les aidera de ſes forces, vous ne ſubſiſtez point, eſtans trahis des voſtres & delaiſſez de tous, & alors ce Renard qui qu'eſtoit il y a long temps ceſte proye, vous voyant oppreſſés d'vn coſté cerchera quelque pretexte a ſon ambition, pour acheuer de ruiner & mettre fin à ceſte belle Monarchie, conduite à telle periode pour auoir eſté trop credulle, pour auoir trop cerché le repos, & n'auoir voulu croire ceux qui ne luy conſeilloient que ſon bien.

Quoy François ne preuoyez vous point cela? Eſtes vous ſi abeſtis que vous ne vous reſſentiez plus des maux qu'il vous a faict? Auez vous deſia mis en oubly ſa tyrannie & l'vſurpation de Nauarre? Ne vous souciez vous plus de voſtre Souueraineté de Flandre? de voſtre Duché de Milan & Royaume de Naples, qu'il tient à la honte de vos peres, qui y ont tant employé de forces? Ne ſçauez vous plus les indeuës pratiques qu'il a touſiours ſollicité en voſtre France? Luy pardonnez vous la corruption de vos genereux Frãçois, qu'il penſoit eſtre vos ſeuls Lyons Mais il ſe trompoit, la France eſtant auſſi couſtumiere iuſques icy à engendrer des Lyons que l'Eſpagne des Cerfs. Eſtimez vous qu'il ayt ſi toſt changé le naturel de ſes peres? Ne voyez vous pas qu'il ruine maintenant vn Prince, ſans auoir eſgard aux alliances qu'il auoit auſſi eſtroictement contractees que vous, & que s'il trompe les hommes pour Piedmont, tromperoit Dieu pour la France?

Mais ie le vois, vous n'eſtes plus François, vous n'eſtes plus libres, vous ne demandez que le repos qui qu'il vous le donne, & ne vous ſouciez à quel maiſtre vous ſeruiez, vous n'eſtes plus de ces François, qui ont de tout temps eſté eſtimez pour l'affection qu'ils portoient a leur Roy; qui ont tant de fois reſpandu leur ſang pour maintenir ſes droicts, fermans les yeux à toutes autres conſiderations: Non, non, vous ne tenez rien de vos peres, vous eſtes Argyranthropes, ſoldats d'Eumenes, vous trahiriez voſtre Prince pour voſtre profit particulier, & en cela ie recognois que vous eſtes au declin de voſtre Empire; il faut qu'elle periſſe, ceſte Monarchie, perſonne n'y peut, ou n'y veut donner remede; ceux qui le conſeillent ſont blaſmez, ceux qui y taſchent ſont eſtimez criminels de leze Majeſté, ceux qui en parlent ſont perturbateurs de l'Eſtat: vous eſtes donc venus à voſtre fin, puis qu'on n'y oſe donner remede, tout s'y accorde, ie ne voy rien qui y repugne.

On auoit conuocqué les Eſtats genereaux, remede à la verité fort certain pour reſtablir vn Eſtat, ſi leur Conſeil euſt eſte libre, & n'euſſent eus crainte d'outre paſſer ce que le plus fort leur demandoit, & ceux à qui deuant que pouuoir eſtre eſleuz, il auoiēt vendus & promis leurs voix, n'oſans propoſer que ce qu'il leur auoit eſté par eux commandé autresfois, il vous ont reſtably. Mais ce ſont eux maintenant qui les premiers ont tracé le chemin à voſtre ruyne: le Clergé, vons ayant fourny de beaux pretextes pour mettre à couuert les aſſaſins de vos Roys mais ie me trompe; ce ne ſera plus contre vos Princes legitimes: ce ſera contre quelques tyranneaux vſurpateurs de voſtre Empire: oüy ce ſera contr'eux

vos

vos Roys deffaillant bien toſt, ſi ſelon leur propoſition vous vous rendrez eſclaue de l'Italien que vous auez touſiours eſprouué varriable, qui n'eſt amy que pour le bien, ou le mal qu'on luy peut faire : & ne ſe ſoucie plus de vous, voyez le: vous qui luy auez donné ſon premier patrimoine: mais il ne faut tenir ce diſcours : tous les Empires du monde, ayant eſté en leur diſpoſition depuis S. Pierre, eux qui eſtoient quelquesfois bien aiſe de trouuer leur eſtenduë de terre pour euiter la furie des Empereurs. I'honore le S. Siege en toute ſpiritualité, mais il s'en fait trop accroire au temporel. Quoy? approuuer ne tenir voſtre Eſtat que de luy, vous n'eſtes point aſſeurez d'auoir touſiours vn Paul: il faut craindre vn Boniface, vn Sixte, ou autres, auſquels il ne faudroit qu'vne boutade, ſe voyant ſe pouuoir en main, ſi vous leur deſplaiſez en quelque choſe: Si l'Eſpagnol leur cõmandoit, il vous confiſqueroit voſtre Empire, comme fauteurs de l'hereſie, ils luy donneroient pour butin en cela qui y pretendra plus de droit qv'n autre eſtant voſtre Beau-frere, & par la Bulle caſſeroiẽt pluſtoſt voſtre Loy Salique, comme inegale & inhumaine, il ſeroit auſſi le plus fort, ayant corrompu & corrompans tous les iours les plus grands de voſtre Eſtat, meſme la plus part de vos François variables & inconſtans, qui n'ont pour eſtre que le changement, ne demanderoient autre choſe: & ſe voyant abſouz de la crainte qui leur reſte, d'outre-paſſer la foy qu'ils doiuent à leur Roy, donneroient pour pretexte à leur deſloyauté de ne vouloir encourir la rigueur du foudre d'Italie.

Vous y commencez, François, & tous les iours, quelques vns d'entre vous, pouſſez de ſes raiſons diaboliques (comme confirmees par la voix de tout peuple, pour le peu de reſiſtance qu'on y fait, & le

tacite & muet consentement qu'on y preste, pour le peu de recherche qu'on a fait des autheurs execrables des parricides des Henrys, s'osent attaquer à la sacree personne de vostre Roy, exempt pour son bas aage de commettre ce pour quoy selon eux, il seroit permis de le tuer, si ce n'est que la Couronne seule leur face entreprendre ses desseins.

Vous en verrez bien d'autres, si en reiettant ces maudites propositions du Clergé, vous n'en punissez les auteurs qui vous ont ozé menacer de la mort de cent mille hommes, & de la ruyne de vostre Estat si vous ne les ratifiez, mais excusez les, ils ont combatu pour leurs droicts, ayant esté par bulle expresse du Pape, naturalisez Italiens en esperance de pouuoir vn iour participer à la Chaise de S. Pierre.

Et crois aussi que vostre Noblesse pour mesme fin à intention de prendre vn iour le chapeau rouge, & de vray elle l'a bien merité, & l'aura, ayant auec tant de passion moyennant aussi des pensions, soubstenus les droits Papistres pour diminuer ceux de leur Roy.

En quoy vous voyez pauures, François, combien vous estes delaissez, puisque ceste Noblesse tant esloignee de l'affection naturelle de leurs peres au seruice du Roy & de leur pays, bastarde, il le faut, de ces genereux François, qui ont autre-fois troublé toute l'Italie pour l'en deraciner : s'est rendu fautrice d'vne si dãnable maxime, seule capable de bouleuerser l'Empire le mieux estably qui soit au monde, & m'estonne comme elle à peu trouuer lieu dans l'ame de ceste Noblesse, qui pour ceste cause à quitté le surnom qu'elle auoit obtenu par tant de victoires, & pour s'estre tousiours monstree affectionnee à maintenir les droicts legitimes de son Roy : elle la cedde, ce beau nom de conseruateur de l'Estat, encores à ceux de qui elle n'auoit auparauant iamais

tenu compte audit tiers Estat, lequel s'estant monstré vrayement Noble & seul digue, pour ce temps, du nom François s'est roidy, assisté de uostre premier Prince, & de uostre Cour de Parlement; qui y continuent encores tous les iours à maintenir les droits de sa Majesté, pensans soustenir en cecy quelque peu ce grand edifice, & n'estant toutefois assez forts, ont succombé, afin que le cours de vostre destinee ne fust empesché.

Car il faut qu'il perisse cest Estat, il a trop long temps duré, & sera en ce temps plustost qu'en nul autre: puis que uous ne tenés que du Pape, lequel desia tous les ans en sa bulle, *In Cœna Domini*, excommunie uos Roys, comme fauteurs de l'heresie.

Vostre fin est donc venuë, la Prophetie de S. Remy s'y accorde, tant que vos enfans rendront la iustice, (ce dit-il) vostre Royaume florira: & en quel temps la iustice a elle esté moins rendue qu'en cestuy-cy? tout est plein d'iniustice, brigues, monopoles & corruptions. Ceste belle Astree Françoise est toute chãgee. Elle a quitté son bandeau, elle voit clair, elle a retenu l'espee pour punir les pauures qui n'ont peu par leur argent, s'exempter des peines deues à leurs crimes; elle retient la balance, non pour peser les raisons de l'une & l'autre partie, mais pour sçauoir par le poix qui plus luy donne; elle n'est plus vestue de rouge, sa robe est bigarree de Cameleon pour pouuoir receuoir les couleurs que sa passion luy demande; ce n'est plus elle qui preside, l'auarice s'est emparee de son siage, l'ambition & la luxure domine le Cœur de ses Pontifes, ils n'ont rien de reiglé, tout y est en desordre selon leurs appetits: Tous particuliers, personne publique, si ce n'est vostre Cour des Pairs, qui assistee d'vn Theopompe, qui a tousiours cherché les moyens de vous remettre sans crainte

d'encourir la haine de ceux qui pour maintenãt tiennent vostre timon & seuls sont cause de vostre mal, taschent par ses iustes remonstrances, ne pouuant autre chose, d'exterminer les abus qui se commettẽt au conseil de vostre Roy, & monstre par perseuerance en ce dessein, que non point la Pollette, mais la preignante douleur qu'elle ressent d'vn si grand desordre l'a poussé à s'assembler tant de fois n'ayant desisté, bien qu'on luy promist la continuation de ce pourquoy on croyoit qu'elle s'assemblast.

Ce petit nombre François, seul desireux de vostre bien, vous doit monstrer en quel estat est vostre France, puis que la Prophetie de vostre ruyne estant venue, ce seul Parlement ne la pouuant empescher pour en faire plustot arriuer les effects, vous contractez, non sans honte de desroger à vos peres, auec le plus cruel ennemy qu'ils ayent iamais eu, & non contens de ce pour plustot vous ruyner, vous vous rendez fieffez de l'Italien, esclaue de l'Espagnol qui par droict de felonnie depossedera bien tost vos Roys, pour vous acquerir à son maistre.

Vous perirez donc, toutes choses vous le predident, si vous ne me croyez, qui Prophete enuoyé de Dieu, vous annonce la ruyne de vostre estat, si vous ne vous conuertissez, si vous ne coupez le chemin aux malheurs qui vous tallonent de si pres, que si vous ny mettez bien tost la main, il vous sera à la fin impossible d'y remedier.

Vous estes dites vous prest d'y resister, & plustost vous enseuelir dans les cendres de vostre pays, mais vous demandez vn chef: entreprenez seulemẽt & ne suiuez en cecy que celuy qui s'y est offert y a si long temps, qui bien que ieune d'ans monstre plus de maturité en ses conseil, que ceux à qui en le laissant, vous auez iusques à present voulu croire.

Vous ne me tromperez pas Prince de Bourbon, mais ie desire aussi de vous que ne vous en departiez à la premiere resistance qu'on fera : ce seroit peu de l'auoir entrepris, si vous ne le mettiez à effect, vous vous deuiez proposer dés le cõmencemẽt d'y auoir pour ennemis les plus grands de cest Estat : & quoy, pour crainte des trauaux qu'il y conuient endurer, quiteriez vous vostre patrie en vn si grand besoin ? qui ne vous demande que ce que legitimement vous luy deuez ; si vous voulez estre tel que vostre qualité porte, elle est deliberee de faire & souffrir toutes choses, pour le seruice du Roy & de vous ne reculez donc point, mais assistant vostre ieune Hercules Gaulois, seruez-luy de Thesee, pour destourner les malheurs de toutes mes predictions qui sont certaines, si l'on n'y remedie, aydez-le & il interposera son authorité à vos conseils. Quand à vous, Sire, vostre bas aage ne vous peut seruir d'excuse, pour ne suporter tous les trauaux qui se presentent, ayant mesmes vn Thesee pour second : vous estes fils d'un Iupiter, qui en pareil aage commandoit aux armees : Vous tenez le Sceptre des Francois, qui n'ont accoustumé d'obeyr qu'à ceux qui par leur vertu scauent commander, & encores en ce temps qu'ils ne tiennent pour maistres, que ceux qu'ils craignent ou qui leur font bien ; qu'ils sont si chatouilleux en leurs opinions qu'ils tornent incontinent au mal ce qu'ils deuroiẽt prẽdre a bien ; ne voyez-vous pas que de leur langue enuenimee, ils s'osent attaquer à vostre Maiesté, voulant des son commencement ternir vostre grãdeur : prenez y garde, vostre France mesme vous est vne marastre, qui vous enuoye des vostre enfance des serpens lesquels si vous n'estouffez bien tost, monstrant que vous estes vn S. Louys, non vn Charles le simlple, pourroient tellement infecter vostre nom de leur venin qu'il vous seroit à la fin impossible d'y remedier : monstrez vous vn Hercules des vostre bas aage, pour pou-

uoir ſupporter les trauaux que ceſte Marraſtre vous mét deuant les yeux, vous auez trouué vne Pallas ce ſage Parlement, pour conſeil, & vn Theſee pour ſecond, il vous ſeront faciles.

Vous y trouuerez en teſte vn Cerbere, les 3. Eſtats de ce royaume qui n'ont eu autre but en leurs propoſitiõs qu'à vous ruyner; qu'à vous rendre tributaire des hommes, vous qui ne tenez que de Dieu, & qui ſera ſi vous n'y prenez garde, la premiere cauſe de voſtre mal. Luy qui deuoit eſtre, s'il euſt bien fait, les eſtabliſſemens de voſtre Eſtat, qui s'eſt oſé attaquer à celuy lequel apres voſtre Sacree perſonne & de Monſieur voſtre frere, a le plus d'intereſt a la cõſeruation de cet Eſtat. Ne l'a-il pas meſprisé de ſes cris impudents pour auoir voulu ſouſtenir vos droits? N'a-il pas taſché de le rẽdre criminel en v. endroit? N'a-il pas en voſtre preſence de ſes trois diuerſes teſtes vomy contre luy vn venin tout different? mais vous l'aurez bien toſt ramené à la raiſon, continuant l'amitié que vous monſtrez luy porter, & l'honneur que luy faites de le deſirer touſiours au pres de vous, pour le ſuiure en ſes Conſeils, d'autant meilleurs que celuy des autres, qu'il y a plus d'intereſt.

Vous y aurez à cõbattre des oyſeaux ſtymphalides, qui enuieux & eſtrangers empeſchent que les François ne ſe reſſentent des rayons de vos liberalitez.

Vous y aurez a punir des Dromedes, qui ayant mis tout leur Patrimoine en la tyrannie affectee de leurs offices, ſuccent tout le ſang du pauure peuple, qui abusé court à eux comme à leur refuge, pour en entretenir leurs cheuaux & carroſſes.

Il ſuiura vn Euriſthe, qui na ſeruy que d'inſtrument à Iunon pour vous perdre, & Theſee qui doit par vne punition exemplaire, pour auoir par ſes conſeils preſque renuersé voſtre Eſtat, monſtrer le chemin a beaucoup d'autres, il vous ſera facile de le conduire a telle fin tout

honteux de se voir frustré de l'heureux succez, qu'il esperoit en ses desseins: poursuiuez-le, vostre Parlement vous y appelle, le peuple, las des pilleries qu'il a exercé sur luy, vous y conuie.

Ayant ainsi auec l'assistance de vostre Thesee terracé tous ces monstres, qui de diuerses natures, couuent dans leurs corps François vne ame Espagnole; qui ne sont nez qua vostre ruine; qui creatures de l'Estranger, ne vous pousse qua ce qui leur profite; vous aurez bien tost rangé celuy qui ne se fie en ses desseins, qu'à leur corruption, ce Lyon rougissant qui ne tasche qu'à vous nuire, qu'à vous deuorer vos François, & par son or leur oster le reste de l'affection qu'ils vous peuuent porter, qui ayant mesme vne Hydre en France, a fait que par les conseils de ceux qu'elle auoit enuenimé, vous auez contracté auec luy des alliances en ce encores plus dangereuses que maintenant pour vous tromper, il quitte sa peau de Lyon pour prendre celle d'vn Renard.

Ne vous fiez point, mon Roy, en ses promesses, quittez son amitié, soyez son ennemy, luy qui a voulu il n'y a pas long temps deposseder le feu Roy vostre pere du sceptre que vous tenez à present: craignez l'effect en vostre endroit.

Et pour-ce reiettez au plustost ceste Dejanire, qui ialouse de vostte bien, vous donnera vn iour si vous la retenez, vne chemise infectee de son venin d'Espagne, qui sterille, comme c'est leur coustume, fera faillir vostre race en vous mesmes.

N'allez cercher en pays estrange vne femme, vous auez en France vne Hebé qui vous attend, c'est elle seule qui doit estre & sera vostre compagne, qui vous rendra immortel par la posterité qu'elle vous engendrera, laquelle bien que vostre parēte vous pouuez espouser sans aucune dispence. C'est elle de qui les peres vrais enfans de Bourbon, n'ont iamais euz autre but que le bien de la

Couronne, qui ſeule vnique delaiſſee par l'vne de vos branches, peut apres vos longs trauaux vous faire cueillir les pommes Heſperides.

Croyez moy, Caſſandre, qui ne ſçait que c'eſt que mẽſonge, vous le dit qui vous predits la ruyne entiere de V. Eſtat, la perte de v. Couronne, ſi vous perſiſtez en ſes alliances encommencees, qui ſont la fin & le commencement des malheurs qui penchent ſur V. teſte, & au contraire, qui ne nous promets que bon heur, que victoires, que triomphes, bref, tout ce qu'vn Roy biẽ aymé de ſon peuple, & qui eſt prompt a executer ce que Dieu luy cõmãde, peut iuſtemẽt deſirer, ſi vous recepuez pour compagne de V. Sceptre, celle qui dediee à feu Monſieur V. frere apres ſa mort, n'eſt demouree que pour ſe voir vn iour voſtre eſpouſe legitime: qui par ſes yeux brillans, & ſon viſage plus parfaict que celuy d'vne Deeſſe; qui par ſa douce & agreable parole, ſurpaſsãt de beaucoup celle des Nymphes, vous deuroit ſi vous n'eſtes autre que les Dieux meſme attirer à elle: qui de ſurplus vous aporte en la prenãt à femme plus de domaines qu'Eſtrãgere, telle qu'elle ſoit maintenãt au monde vous pourroit donner.

Et encores vouloir prendre vne Maure deſ-heritee & ſans bien la quittant là: Elle qui auec ſa beauté vous rendra poſſeſſeur legitime du patrimoine de vos ayeuls, Meſſeigneurs de Bourbon & du pays dont vous portez le nom.

Ne penſez point en auoir d'autre auec la volonté de ce grand Dieu qui vous commande par ma bouche de la choiſir ſeule entre toutes ſi vous ne voulez endurer toutes les punitions que Princes refractaires de ſes commandemens ſçauroit craindre.

F I N.


Newberry Library · Chicago